

TRAIN DE NUIT

C'est l'histoire d'un enfant qui monta dans un train.

Il commença par s'installer. Bien à sa place. Elle était indiquée sur son billet, sa place. Un numéro de wagon, un numéro de siège. Il avait meilleur temps de ne pas essayer de s'asseoir ailleurs. Ils étaient occupés par d'autres passagers, les autres sièges. Chacun sa place. Lui, il avait eu de la chance. Il était côté fenêtre.

Le début du voyage fut vraiment agréable. Il y avait un homme et une femme dans son carré. Une fois les présentations faites, le courant passa bien. Le garçon les aima. En fait, il n'avait rien à faire. L'homme et la femme prenaient soin de lui. Tout venait à lui. On lui apportait à manger, on lui souriait, on s'intéressait à lui. Tout le monde semblait l'apprécier. Mais il s'en fichait un peu, lui. Lui, ce qu'il adorait, c'était observer, toucher, essayer. C'était tout. Tout l'intéressait. Il ne s'ennuyait jamais.

Des fois, quand le garçon se baladait dans le train, ça secouait un peu. Il lui arrivait de tomber. Mais il ne se faisait jamais vraiment mal. Il se relevait et continuait son excursion. Il aimait bien les gens. Quand il commença à leur parler, ces derniers étaient parfois un peu étonnés. Il traduisait ses pensées avec des mots, sans filtre. Souvent, il était trop honnête, pas assez correct. Mais on ne lui en voulait pas, non. Parfois, on rigolait juste de façon un peu gênée, en lui disant qu'il était mignon.

À partir d'un moment, on le mit régulièrement avec d'autres enfants dans un deuxième wagon. Devant eux, il y avait quelqu'un qui leur parlait à tous. Il aimait bien ça, mais pas toujours. Souvent, là-bas, on le forçait à faire des choses. Écouter, répondre, écrire, parler. Même jouer quand qu'il n'en avait pas envie.

Des fois, quand le garçon retournait dans son carré, il croisait le contrôleur. Il avait souvent vu ce type discuter avec l'homme et la femme dans son carré. Ils n'avaient pas toujours l'air d'accord. Quand il arrivait, tout le monde se taisait. Le contrôleur lui tapotait l'épaule, le félicitait pour ses progrès, lui disait qu'il fallait qu'il continue, avec un grand sourire. Puis il quittait le carré.

Le garçon aimait bien ça, les compliments. Il trouvait le contrôleur gentil. Quand il le disait dans son carré, l'homme et la femme lui disaient oui. Ils faisaient une drôle de tête. Il était content qu'ils soient d'accord avec lui.

Plus le temps passait, plus les réunions dans le deuxième wagon ennuyaient le jeune homme. Il devait y aller tout le temps, il n'avait pas le choix. Là-bas, on lui demandait beaucoup. Même dans son carré, le deuxième wagon restait un sujet omniprésent. Il aimait toujours l'homme et la femme, mais le dialogue était moins facile qu'avant. Avant, ils étaient toujours d'accord avec lui. Plus

maintenant.

Dans l'autre wagon, on lui parla pour la première fois de sa destination. Dès lors, on lui demanda régulièrement où il allait. Il ne savait pas quoi répondre. Il posa la question à l'homme et la femme. Ils lui répondirent de regarder sur son billet.

C'est ce qu'il fit. À ceux qui lui posèrent à nouveau la question dans l'autre wagon, il donna la destination inscrite sur son billet. Mais en écoutant les réponses des autres, parfois, il était un peu jaloux. Il n'avait pas la pire d'entre elles. Mais il aurait voulu choisir. Peut être que même en ayant eu la meilleure destination, il aurait voulu choisir. Pour le geste.

Dans le deuxième wagon, ça n'allait pas fort. Avec les autres comme lui, oui. Pas avec ceux qui voulaient le forcer. Il voulait faire s'il en avait envie. Pas si on voulait qu'il le fasse. C'était pareil dans son carré. Peu importe où il était, il était mal assis. Les sièges étaient devenus terriblement inconfortables. Alors il avait essayé d'autres choses. S'asseoir par terre, se coucher sur les sièges, s'installer avec les bagages. Sans retrouver le confort d'autrefois. Parfois, il était tellement mal assis dans son carré qu'il attendait longtemps avant d'y retourner. Il traînait dans le train, avec d'autres comme lui.

Le contrôleur rendait de plus en plus de visites à l'homme et à la femme. Jamais quand le jeune homme était là. Quand il le croisait, c'était toujours la même chose. Tape sur l'épaule, félicitations, encouragements, grand sourire. Faux sourire. Pas de sourire par contre chez l'homme et la femme du carré. Réprimandes. Critiques. Sans qu'ils n'aient vraiment l'air d'accord avec eux-mêmes.

Il se taisait, mais mille choses lui trottaient dans la tête. Une en particulier. Une fois, le jeune homme posa la question. Pouvait-il modifier sa destination ? On fut étonné, presque déçu. On ne lui expliqua pas. On lui cria non.

Il partit. Dans un nouveau carré. Dans un troisième wagon.

Dans ce troisième wagon, il passa la tête par la fenêtre. Pour la première fois, il respirait de l'air frais. Il resta comme ça un long moment. Quand il rentra la tête, il avait l'impression d'avoir trouvé la solution. Tout était si neuf, si beau dans ce nouveau wagon. Les autres, c'était du passé. Ici, il était libre. Il allait dans les carrés qui lui faisaient envie, quand il en avait envie. Il découvrit des nouveaux wagons dont il n'avait jamais connu l'existence. Il avait l'impression de ne jamais rien avoir connu.

Puis il eut faim. Il eut soif. Il eut besoin de se laver, de laver ses habits. On ne lui apporta rien. Personne ne le nourrit, personne ne s'occupa de ses affaires. Pire encore, quand il trouva un endroit qui offrait de la nourriture, dans un wagon un peu plus loin, on lui demanda quelque chose en échange. Il n'avait rien à offrir.

Il erra quelques temps, l'estomac serré. Il finit dans un wagon nourriture, suppliant pratiquement la femme qui s'en occupait. Elle lui demanda son billet. Elle lui dit que d'après sa destination, il ne devrait pas être là, et surtout pas dans cette position. Il resta silencieux. Ils conclurent un accord. Il payerait en offrant des services pour le wagon. Il se retrouva pour la première fois devant de la vaisselle. Il reconsidéra cette tâche ingrate quand il comprit qu'elle lui permettrait de survivre. Elle devint son activité principale. Le souvenir de l'inconfort du siège dans son passé le poussait à se dépasser. Bientôt, il eut le droit de s'occuper de la nourriture. Pour cela, il collaborait avec une femme du même âge que lui. Ils s'entendirent bien. Assez bien pour partager le même carré.

Avec elle il découvrit d'autres choses. D'abord, c'était fou. C'était comme de passer à nouveau la tête par la fenêtre. Ils allaient s'occuper de la nourriture ensemble, puis pendant leur temps libre, ils visitaient de nouveaux wagons ensemble, ils rigolaient ensemble, ils dormaient ensemble. Avec cette femme, l'homme n'était plus seul. Leurs billets respectifs n'indiquaient pas la même destination. Ça lui était égal. Elle lui répétait sans cesse que sa destination à lui était très bien, et que son envie de la modifier était injustifiée, qu'elle allait disparaître. Il avait fini par se convaincre lui-même. C'était plus facile.

Alors les sièges étaient devenus moelleux et terriblement confortables. Tellement confortables que le temps passa et qu'une fois, ils se sentirent prêts à accueillir quelqu'un dans leur carré.

Une petite fille les y rejoignit. Ils l'aimèrent. Ils la nourrissaient, s'occupaient d'elle. Dorénavant, il allait seul s'occuper de la nourriture dans l'autre wagon. Puis il rejoignait la femme et la petite fille. Une fois, le wagon de nourriture ferma. Plus assez de clients, pression de la concurrence. L'homme n'osa pas tout de suite le dire à la femme avec qui il partageait son carré. Il se sentait responsable sans l'être. Trois bouches à nourrir.

Alors qu'il regardait la femme et la petite fille dormir dans leur carré, il reçut la visite du contrôleur. Il n'avait plus vu ce dernier depuis son départ des wagons un et deux. Son cœur se serra. Le contrôleur n'était pas seul. Ils étaient plusieurs. Ils ne dirent rien, restèrent debout dans le carré, en fixant l'homme, qui était assis. Leurs visages étaient vierges d'expressions. L'homme supporta le poids du jugement jusqu'au départ des contrôleurs. Plus tard aussi. Il revinrent régulièrement.

C'est là que l'errance commença. Il allait de wagon en wagon, demandant dans chaque carré si quelqu'un avait quelque chose à lui faire faire en échange d'un peu de nourriture. De quelque chose à boire. De quelque chose pour la femme et la fille dont il s'occupait. Mais il n'était pas le seul. Il croisait toujours les mêmes visages, arborant tous la même mine grise. Il essayait refus sur refus. Jamais il n'était allé aussi loin dans le train. Parfois, il ne rentrait pas à son carré pendant de longues périodes. Mais quand il y revenait, les contrôleurs l'attendaient. Toujours. Jamais pour lui parler. Parfois pour lire une énième fois la destination indiquée sur son billet. Toujours pour le fixer en

silence. Un silence qui faisait plus de bruit à ses oreilles que n'importe quel cri. Il était un incapable. Un irresponsable. Un échec.

Souvent, quand il avançait dans le train, il avait le mal du voyage. Il avait des nausées. Il ne s'asseyait plus nulle part.

Une fois, alors qu'il marchait simplement dans les wagons pour retarder son retour au carré, il bouscula par mégarde la personne qui poussait le chariot de café. Cette dernière lui affirma que ce n'était pas grave, et qu'elle n'allait pas lui en vouloir. C'était son dernier jour de travail.

L'homme prit le relais le lendemain matin. La voyant comme un salut, il se donna corps et âme dans cette nouvelle activité. Il en retirait la satisfaction et la fierté d'offrir à la femme et à la petite fille une stabilité qu'ils n'avaient plus depuis longtemps.

L'activité était éprouvante. Il dormait peu, passait le reste du temps à arpenter le train et à répondre aux demandes des clients. Pour la première fois, il dut retourner jusqu'au premier wagon. Là-bas, on lui apprit que l'homme et la femme qui l'avaient fait grandir étaient descendus du train récemment. Il pleura. Une femme seule était désormais assise dans le carré dans lequel ils avaient vécu tous les trois. Il revint le moins souvent possible.

Il croisait souvent les contrôleurs. Désormais, ils lui souriaient. Il avait enfin l'impression d'avoir le droit d'être là. Il avait fait ce qu'il devait faire. Par peur de perdre cette activité, de retrouver la précarité qu'il avait connue, la honte qui l'avait habité, il passait plus de temps qu'on ne le lui demandait derrière son chariot. Trop de temps. Tellement de temps qu'il ne vit pas la femme avec qui il partageait son carré descendre du train.

Il se retrouva dans ce carré, seul avec cette petite fille qui n'en était plus une. Assis l'un en face de l'autre, ils se regardaient, sans trop savoir quoi dire. Sans trop se connaître. Elle savait ce qu'elle avait à faire, il ne savait pas ce qu'elle faisait. Elle allait seule dans le cinquième wagon. Il continuait de la nourrir en poussant le chariot.

Puis le contrôleur passa, alors qu'elle n'était pas là. Il dit à l'homme que dans le cinquième wagon, tout ne se passait pas bien. Que la jeune femme ne se donnait pas au maximum. Qu'elle ne faisait pas toujours ce qu'on lui demandait de faire. Que si elle continuait sur cette voie, elle n'arriverait jamais à la destination qui était indiquée sur son billet. Puis le contrôleur fit demi-tour. Quand il s'apprêtait à sortir du carré, la jeune femme arriva. Il lui sourit, posa une main sur son épaule, la félicita pour ses progrès dans le cinquième wagon, lui adressa quelques mots d'encouragements et s'en alla.

Lui ne dit rien, regarda la jeune femme s'asseoir. Puis il ne vit plus que ses propres périodes d'errance, de peine, de désespoir. Il ne voulait pas ça pour elle. Il voulait qu'elle ait un avenir, une vraie destination. Il se souvint de ses propres désirs de liberté, de son envie de changer de

destination. Il avait choisi l'incertitude, ça n'avait pas payé. Lorsqu'elle vint lui parler de ses hésitations, de ses doutes, de son désir de changement et d'inconnu, il refusa de l'écouter. En refusant de s'écouter lui-même.

Il la regarda s'en aller. Les mots étaient coincés dans sa gorge. Il aurait voulu lui expliquer, lui raconter. Il aurait voulu être ce qu'il aurait voulu qu'on soit pour lui. Il ne dit rien.

Alors il continua de pousser le chariot. Il n'avait plus de raison valable de retourner dans son carré. Il poussait, servait des cafés, jusqu'à ce qu'on le force à aller se reposer. Il n'avait plus que sa propre bouche à nourrir. Il survivait plus qu'il ne vivait. Son chariot était devenu un compagnon de route. Il était celui qui supportait le poids de ses regrets et de son chagrin. Lorsqu'il croisait un contrôleur, il lui servait un café, en s'assurant toujours qu'il était à son goût, qu'il n'était pas trop chaud, sucré comme il fallait.

On lui retira le chariot après qu'il soit tombé plusieurs fois en arpentant les couloirs des wagons. Il resta quelques temps dans son carré. Parfois, il sortait se promener un peu. Une de ces fois, il la croisa. Elle n'avait pas beaucoup changé. Elle était devenue une vraie femme. Elle tenait un petit garçon par la main. Ils allèrent prendre un verre. Ils ne parlèrent pas beaucoup. Mais son cœur à lui resta serré.

Elle passa régulièrement dans son carré. Parce qu'il avait de la peine à marcher, elle lui avait apporté une sorte de structure métallique sur laquelle il pouvait s'appuyer. Quand il marchait avec dans les couloirs, il s'imaginait avec son chariot. Parfois, il proposait des cafés aux gens qu'il croisaient. On lui souriait, d'un air un peu attendri, un peu gêné.

Les contrôleurs lui souriaient beaucoup. Ils lui parlaient un peu fort en l'appelant monsieur. Ils lui posaient une main sur l'épaule et le félicitaient pour sa bonne mine et sa bonne santé. Mais quand il voulait les remercier et leur parler un peu, ils avaient toujours autre chose à faire. Tout le monde avait toujours autre chose à faire.

Une fois, alors qu'il se reposait dans son carré, on vint le déranger. C'était un homme et une femme qui venaient visiter le carré. Il fit semblant de comprendre. Il fit semblant d'être d'accord lorsqu'on l'emmena dans un autre wagon. Là-bas, ceux qui pouvaient marcher étaient les chanceux. Ceux qui pouvaient réfléchir, les privilégiés. On lui dit que là au moins, personne ne le dérangerait. Ou peut-être lui avait-on dit que là au moins, il ne dérangerait personne. Il ne se souvenait plus.

En fermant les yeux, il les laissa se poser sur son passé. Il essaya et essaya encore, mais il ne vit aucun paysage. Parce qu'il avait pris un train de nuit. Et que pas une fois il n'avait vu le jour.